**Zeitschrift:** Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

**Herausgeber:** Université de Lausanne, Faculté des lettres

**Band:** 14 (1939-1940)

**Heft:** 5

**Artikel:** Comment étudier l'histoire?

**Autor:** Rossier, Ed.

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-870047

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 09.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# COMMENT ÉTUDIER L'HISTOIRE ?

PAR

ED. ROSSIER

Messieurs. Depuis quelques jours, sans doute, vous avez eu l'occasion d'entendre plus d'un appel à l'indulgence. Il y a dans notre Université un certain nombre d'hommes, jeunes pour la plupart, que l'on appelle, d'après un nom d'importation germanique, des *Privat-docents*, et qui inaugurent des enseignements nouveaux. Leur position n'est pas enviable : ils débutent, ce qui est toujours difficile, et c'est précisément de ces débuts que dépendra en grande partie l'opinion que l'on se fera d'eux ; aussi, dans ces circonstances, agissent-ils avec une prudente sagesse en priant leurs auditeurs de ne pas être pour eux des juges trop sévères. Cet appel, Messieurs, je ne le ferai cependant pas, non pas que je n'en aie grand besoin, mais il y a si peu de temps que j'étais assis sur ces bancs, je me sens si rapproché de vous par mon âge et par mes idées, qu'il me semble que vous devez me considérer à bien des égards comme l'un des vôtres. Vous savez comme il est difficile de faire bien quoi que ce soit, et cette indulgence qui accompagne nécessairement vos efforts, je compte que vous la reporterez tout naturellement sur les miens.

* * *

C'était il y a quatre-vingts ans, dans un lycée de la France ; tout le monde était sorti à la promenade ; seul un écolier, assis dans une grande classe aux murs élevés, lisait un livre nouveau, introduit dans la maison en cachette, *les Martyrs* de M. Chateau-

---

*L'usage voulait qu'à sa leçon d'ouverture, le nouveau professeur ou privat-docent s'adressât aux seuls étudiants. D'où le « Messieurs » dont use M. Rossier. (N. de la R.)*

briand. L'enfant s'intéressait à la lecture de cette belle prose harmonieuse ; pour lui le monde extérieur n'existait plus, et lorsqu'il arriva au fameux passage où Eudore raconte les préparatifs de la bataille entre Francs et Romains, lorsqu'il vit toute l'armée des Barbares prêts à s'ébranler pour le combat, agitant en cadence leurs boucliers blancs et chantant le fameux chant de guerre :

*Pharamond, Pharamond, nous avons combattu avec l'épée,*
*Nous avons lancé la francisque à deux tranchants...*

alors l'écolier n'y tint plus ; l'enthousiasme le prit et, parcourant à grands pas la classe sombre, il répétait avec transport l'hymne belliqueux des guerriers. Dès lors sa vocation fut décidée, il fut historien dans l'âme.

Les années s'écoulèrent, le lycéen devint un homme ; il se signala par de grands travaux, abandonna la vieille méthode philosophique appliquée à l'histoire et inaugura une science nouvelle plus exacte et plus vivante. Ce fut Augustin Thierry.

La tâche qu'il avait entreprise n'est pas de celles qu'il est facile de réaliser ; il fut entraîné dans de vastes études bien arides, et cependant il ne perdit jamais son ardeur des premiers jours et lorsque, arrivé au seuil de la vieillesse, il jetait un regard sur sa vie passée, il prononçait ces belles paroles : « Voilà ce que j'ai fait, et ce que je ferais encore si j'avais à recommencer ma route. »

Il y a là une vraie vocation d'historien et une vocation produite par l'enthousiasme et soutenue par l'enthousiasme. Cela pourrait étonner : bien des personnes se font de l'historien un portrait par trop rébarbatif. On se le représente comme un être surmené, vieilli avant l'âge, travaillant dans la poussière au fond d'une bibliothèque, fouillant de vieux manuscrits avec une patience de bénédictin et résumant le fruit de ses recherches dans des volumes à l'aspect terne, capables peut-être d'instruire les contemporains, mais à coup sûr pas de les amuser.

Eh bien ! non, l'historien n'est pas si malheureux, la science qu'il étudie ne lui impose pas de tels sacrifices ; jusque dans les

travaux les plus arides, il ne cesse pas d'être actif et d'affirmer son esprit. Les sources qu'il consulte, il les juge ; ses conclusions, il les discute et les ordonne ; il instruit un vaste procès, et ce sont les hommes qui ont le plus marqué dans l'humanité qui défilent devant lui et le renseignent. Par ses efforts, il évoque une société inconnue, celle d'un temps d'autrefois, qui se dresse devant celle que nous voyons chaque jour pour l'accuser ou la relever.

L'histoire est la science de ces sociétés disparues ; c'est la science par excellence de l'humanité. Tandis que la philosophie et la littérature étudient l'homme dans les produits de sa spéculation, de son esprit, l'histoire le montre dans son activité, dans sa vie. Prise comme telle, elle peut enthousiasmer ses fidèles.

L'histoire s'attache à l'humanité dès son berceau, elle limite le monde de la fantaisie, elle s'échappe avec peine des voiles de la légende ; elle décrit l'homme dans ses premiers efforts pour créer une société ; elle le montre, timide encore, mais avide déjà de progrès et de découvertes, se fiant en tremblant à un frêle navire et s'aventurant sur les flots, cherchant toujours à l'horizon le rivage qui est son salut. L'Orient était alors le centre de la culture, et sa nature puissante, l'influence annihilante de son climat brûlant, sont autant d'obstacles que l'homme ne peut vaincre.

Mais la scène change, l'humanité s'avance vers l'Occident, et là elle trouve dans une presqu'île montagneuse, baignée des flots bleus de la Méditerranée, un nouveau berceau de culture, qui dépassa de bien loin tout ce que les races précédentes avaient su fonder et dont le souvenir assaille encore les rêves de l'homme des temps modernes lorsqu'il songe à l'idéal. Ce fut la Grèce antique, la terre de l'art, de l'harmonie, de la beauté.

Un état par trop supérieur à ce qui l'entoure ne dure pas ; les Grecs, minés par l'orgueil et la discorde, deviennent incapables de déployer leur génie ; à l'Occident un autre peuple s'élève, dont l'instinct est la domination et qui méprise comme puérils tous les rêves de beauté. Rome construit son empire gigantesque basé sur le réalisme utilitaire ; et cette base est

forte : elle résiste pendant des siècles à toutes les attaques du dehors. Ce n'est que, lorsque le despotisme et la désorganisation politique ont énervé les vieilles familles romaines et rendu possible l'adoption d'une croyance religieuse nouvelle, dont le principe est la négation même de tout ce qui a fait autrefois l'empire, que le colosse s'affaisse sous son propre poids et ouvre ses frontières aux tribus innombrables qu'une impulsion secrète pousse vers les plaines ensoleillées du Sud.

Quelques siècles de désordres et de troubles... puis, sur les ruines du monde antique, une nouvelle société paraît : le moyen âge, un temps de poésie où l'homme vit bercé entre le réel et le fantastique et respire avec l'air un mystère de superstition ; le temps où le troubadour s'en va chanter le soir devant le pont-levis des châteaux, où la cathédrale gothique élève dans l'air ses tours noires, couvrant les peuples de son ombre comme d'une sainte protection. Un temps de cruauté, aussi, où les colères des seigneurs féodaux désolent les campagnes, où la morale est une chimère, où la religion se fait un devoir de charité de brûler les hérétiques. Chacun vit alors sur sa terre ; ce qu'est la patrie bien peu le savent ; de lourdes charges pèsent encore sur les peuples, mais l'esclavage antique, tel que l'avaient compris les despotes orientaux et les empereurs de Rome, est désormais banni de la société. L'homme a fait un pas vers sa liberté.

Le mouvement s'accentue : de grandes figures traversent l'histoire, laissant derrière elles un sillon lumineux ; des guerres lointaines réunissent les soldats de l'Europe et le soir, autour des feux de bivouac, ils parlent du pays absent et ils apprennent à l'aimer. La société féodale s'ébranle à son tour ; les peuples trouvent un protecteur, le roi ; ils accourent sous ses drapeaux, lui prêtent leur force, et renversent avec lui les donjons des chevaliers brigands.

Tout d'ailleurs va se renouveler. C'est le moment des grandes inventions et des grandes découvertes. Par les travaux des humanistes le monde antique reparaît dans sa grandeur imposante. Les récits des voyageurs parlent de mondes nouveaux, de rivages enchantés découverts au delà des mers. Le moyen âge doit

sortir des limites étroites qui le maintenaient lui-même ; il ne supporte pas le souffle du dehors et disparaît.

Le seizième siècle, un siècle d'innovation : la vieille scolastique a fui avec ses formules usées et sa tyrannie, les peuples ont revendiqué la liberté de penser et de croire, ils semblent vouloir réclamer celle d'agir. Encore un pas et l'histoire va peut-être hâter son cours ; aux limites du moyen âge, va se greffer une économie toute moderne... Mais un obstacle se dresse ; l'ancien protecteur de la nation, le roi, use à son tour de la puissance formidable qu'il s'est acquise ; il se jette à la traverse des revendications populaires, affermit son autorité et, à la royauté féodale, fait succéder la royauté absolue. Des siècles s'écoulent encore, les guerres entre nations ont remplacé les guerres entre seigneurs. Le bien être général n'a pas augmenté, au contraire ; l'impôt est lourd, la main du pouvoir est rude ; le peuple sert l'ambition de ses maîtres, et ses travaux paient leurs plaisirs. Longtemps il se résigne, n'entrevoyant que vaguement une délivrance possible. Enfin surmené, épuisé, mais éclairé soudain, il se redresse avec colère, proclame ses droits et menace de sa force.

Si je faisais un roman, Messieurs, je devrais m'arrêter ici, à ces jours de l'été d'il y a un siècle où une grande nation, enthousiaste et radieuse, célébrait sa liberté avec son maître d'autrefois qu'elle s'était réconcilié, tandis que l'Europe attentive contemplait ce spectacle que les massacres n'avaient point encore terni.

Mais je fais de l'histoire ; il me faut donc mentionner les excès sanglants commis au nom de cette liberté à peine acquise, l'abattement des plus grands patriotes, les guerres des Césars modernes, les triomphes de la réaction, si bien que ce n'est que maintenant, un siècle après la révolution française, que les peuples semblent avoir définitivement fait triompher leur cause, obtenu le droit de vivre libres sous le soleil qui luit pour tous.

Voilà, exposé à grands traits, le champ de travail de l'historien.

* * *

Et maintenant, dans cette esquisse trop rapide, que constatons-nous ? — L'existence d'un mouvement, d'une évolution ou, pour exprimer la chose en un mot, qu'on taxera peut-être de relatif, mais qu'il nous est permis de prononcer vu nos mœurs, notre civilisation, et nos idées en général sur le bon et le mauvais, d'un progrès. L'humanité avance ; son terme, c'est le secret de l'avenir, mais, autant que nous pouvons le prévoir, elle tend vers un état de choses où les facultés de chacun trouveront plus libre carrière pour se réaliser. Elle tend vers la liberté prise dans le sens absolu.

Cette évolution, ce progrès doit avoir ses facteurs. J'en reconnais deux, Messieurs, qui sont communs à toute l'histoire telle que nous pouvons l'étudier. D'abord une loi de nécessité, d'action et de réaction, une loi qui empêche toute institution humaine de se développer éternellement dans le même sens, qui, à l'exagération d'un principe, oppose un principe nouveau, qui fait grandir les empires, leur donne la gloire, puis les précipite. Cette loi agit partout et toujours, avec des diversités de nuance amenées par des influences de climats, de races, de milieux. Elle entraîne l'humanité dans une série de transformations qui, par leur ensemble, produisent la marche en avant.

Puis, en face de cette loi, se dresse une autre influence, celle de l'acteur lui-même, de l'individu, de la personnalité.

La personnalité agit dans la loi de nécessité, elle ne peut ni la supprimer, ni l'ébranler, mais elle peut en précipiter les effets ou en retarder les conséquences. Un grand événement historique se résume parfois dans le nom d'un homme, dont le génie a su hâter la marche des années et produire à la lumière les germes qui dormaient enfouis ; tel autre grand acteur, amoureux de réaction et d'immobilisme, prend à tâche de supprimer le mouvement dans son cours et semble y réussir pendant un quart de siècle ou plus. La personnalité enlève à l'histoire le caractère fatal et immuable que lui donnerait la grande loi de nécessité agissant seule, elle lui apporte l'élément imprévu de ce qui est humain.

Je me rends parfaitement compte, Messieurs, que je suis sur

un terrain dangereux ; le mot de personnalité à lui seul est gros de conséquences. On me demandera de définir cette personnalité, de dire si elle est quelque chose par elle-même ou si elle n'est que la résultante d'une série de causes secondes. A cela je répondrai que la chose n'est point de mon ressort, que je laisse la solution de cette question difficile à la psychologie expérimentale, et que, fidèle à mon domaine, je ne veux considérer que la personnalité agissant dans l'histoire sans m'inquiéter de sa genèse.

Ici encore je serai poursuivi : notre époque se plaît à atténuer, sinon à passer sous silence l'action de la personnalité ; c'est là un élément qui lui paraît un peu superflu, qui introduit le désordre où l'ordre devrait régner.

Les sciences exactes ont pris dans la seconde moitié de notre siècle un développement si vaste et si triomphant que leur influence se retrouve partout. Les disciplines même qui, par leur nature ou leur but, paraissent ne pouvoir s'approprier les procédés scientifiques, veulent au moins en avoir le nom ; elles proclament une transformation dans leur manière de faire, mais surtout elles arborent bien haut un petit étendard sur lequel on peut lire ces mots sacro-saints : « Méthode scientifique » ; puis, efficacement protégées et désormais sûres d'elles-mêmes, elles reprennent à peu près leurs anciens travers. Scientifique ! le terme est puissant ; il revient avec prédilection sur les lèvres d'une foule de jeunes gens, philologues ou philosophes, qui, une fois qu'ils l'ont prononcé, se sentent envahis d'un généreux mépris pour tout ce qui les a précédés. Savent-ils au juste en quoi consiste une méthode scientifique appliquée à leur branche ? — Il est permis d'en douter.

L'histoire aussi agit d'après une méthode scientifique, c'est-à-dire infaillible. D'après la théorie d'une école et d'un maître célèbre, elle s'allie étroitement à un système philosophique — ce qui peut-être ne dénote pas une absence complète de parti pris — puis, quant aux procédés, elle perfectionne la méthode ancienne, celle d'Augustin Thierry, lui donne plus de précision, sans cependant la transformer. Cette école explique la person-

nalité, c'est son droit et son devoir, mais après l'avoir expliquée, elle la rabaisse, c'est son point de vue.

La manière de procéder d'une grande partie, sinon de la plus grande partie, de cette école scientifique vis-à-vis de grandes personnalités de l'histoire s'est trouvée appliquée d'une manière caractéristique dans deux articles célèbres que M. Taine a consacrés, il y a quelques années, à l'empereur Napoléon Ier. M. Taine est regardé par bien des personnes comme le plus grand historien français actuel, ses fanatiques le considèrent même comme le seul historien qui ait jamais existé. Sa réputation est forte et légitime ; si forte et si légitime qu'il y a quelque présomption à ne pas lui rendre pleine justice.

M. Taine applique à l'histoire une méthode qui lui a réussi dans la littérature ; il l'expose dans ses grandes lignes ; il réagit contre la tendance de montrer un homme comme créant un mouvement, une époque ; il montre au contraire l'homme comme produit par l'époque et simple rouage dans le grand mouvement. Ce point de vue, juste en principe, M. Taine le pousse jusqu'à ses dernières conséquences. Tous les acteurs s'effacent, l'histoire s'avance par sa seule impulsion. Parle-t-il de la Révolution, que tous les personnages qui ont passé aux yeux de leurs contemporains et de la postérité pour de grands hommes d'Etat ou de grands patriotes : Necker, Sieyès, Roland... perdent leur caractère propre et deviennent des médiocrités enflées, des déclamateurs sans portée. L'ensemble n'est plus éclairé par de grandes figures ; la Révolution, comme on l'a dit, fait l'effet d'une révolte dans un bagne.

Arrivé à Napoléon, M. Taine est embarrassé ; il y a là une exception. Le personnage est gênant et l'historien l'avoue à demi : « Jamais caractère individuel, dit-il, n'a si profondément imprimé son empreinte sur une œuvre collective, en sorte que, pour comprendre l'œuvre, c'est le caractère qu'il faut d'abord observer. »

M. Taine étudie donc le caractère et il le fait avec la froideur d'un justicier. Il montre Napoléon descendant direct des condottieri ou des tyranneaux italiens du XIVe et du XVe siècle,

et ayant de communs avec eux l'instinct du commandement, le manque absolu de principes et l'insensibilité du caractère. Il le montre résumant les forces vives de toute une lignée, grandissant sous le climat de la Corse, acquérant une santé de fer et une force de travail qui tient du prodige. Il le montre ensuite ambitieux jusqu'à l'excès, orgueilleux jusqu'à la folie, rancuneux, petit par ses intrigues, incapable d'un mouvement élevé, parfois perdant la tête et devenant poltron. Bref, un soldat de fortune, bien doué mais vulgaire.

Pour soutenir ces différentes thèses ou plutôt pour les produire, M. Taine a rassemblé une somme de matériaux historiques vraiment colossale. Il ordonne cet immense dossier, le trie soigneusement, cite un certain nombre de faits de même nature et de leur ensemble déduit un trait de caractère ; puis il place pour ainsi dire bout à bout ces différents traits et reconstitue le personnage. C'est une analyse minutieuse appliquée à l'histoire.

Cette méthode présente des avantages de premier ordre ; elle a aussi ses dangers. Pour être juste, elle suppose la connaissance exacte de tout le dossier concernant une vie ; elle exige aussi, chez l'historien, une impartialité, une sincérité parfaites. Si, aux faits cités, peuvent être opposés d'autres faits, si l'historien se laisse entraîner par son système, au point de choisir des faits qui viennent confirmer ses idées au lieu de déduire les idées des faits, alors, la méthode inductive est atteinte à sa base ; elle ne présente pas plus de garantie que tout autre mode de procéder ; elle est une méthode historique, et non plus la méthode par excellence.

Mais supposons M. Taine infaillible dans ses procédés comme dans ses appréciations ; son étude est-elle pour cela complète ? le Napoléon qu'il construit d'après des indiscrétions de Bourrienne ou de Mme de Rémusat, d'après quelques jugements de Metternich ou de sir Hudson Lowe, le gouverneur de St-Hélène, est-il le Napoléon de l'histoire, celui qui fut victorieux vingt ans, qui tint l'Europe prosternée devant son sceptre, qui enchaîna les peuples à sa fortune ? M. Taine n'a-t-il pas oublié quelque chose dans son admirable dissection ?

Lorsqu'un savant voyageur veut décrire une haute montagne, il étudie la nature de son sol et la flore de ses pâturages ; il scrute la pierre de ses roches ; il va plus haut, il observe le glacier dans son mouvement mystérieux, il cherche à comprendre les grandes révolutions que l'hiver apporte avec lui dans la solitude des cimes. Mais, quand il a fait tout cela, il s'éloigne à quelque distance, pour contempler dans son ensemble la montagne dont il connaît si bien le détail, pour observer sa masse imposante dominer les vallées et les monts, pour la voir, dans sa magnificence sublime, échafauder dans les airs des sommets de granit, ou profiler sur le ciel bleu une fine arête neigeuse.

Ce regard de la fin, cet hommage, l'historien le doit aussi à la personnalité qu'il veut faire revivre, et c'est là ce que M. Taine néglige ; il étudie un homme vivant comme il disséquerait un cadavre ; les exigences de la précision l'empêchent d'ouvrir les yeux sur l'ensemble. Sans doute Napoléon fut un ambitieux, sans doute il fut sans scrupules, orgueilleux et avide ; il fut peut-être intrigant, cruel, vindicatif, mauvais comme les pires despotes de l'humanité, mais ne fut-il que cela, ne fut-il pas grand aussi ? grand, de cette grandeur inutile, qui n'est ni morale, ni vraiment élevée, mais que malgré cela, ou à cause de cela, peut-être, il ne faut pas refuser à celui qui l'a revêtue. Que l'on voie Paris, la ville de l'empereur ! qu'on regarde ces arcs-de-triomphe témoins de sa gloire d'autrefois, ces rues qui portent le nom de ses victoires, ces drapeaux mutilés et ces statues grandioses ; qu'on écoute parler la nation de celui qui fut son tyran et son idole ; maintenant, après trois quarts de siècle, malgré les idées et les principes nouveaux, il y a encore tout un peuple qui s'incline et qui admire. En face de ce spectacle, il faut que l'historien cesse un instant d'accumuler des petits détails, il faut qu'il se dégage de la poussière de sa bibliothèque ; il doit aussi écouter et voir pour comprendre.

* * *

En voilà assez, Messieurs, je crois avoir justifié ma thèse — aussi bien, je ne peux la démontrer mathématiquement — : En

histoire, à côté, ou en dessous de la loi, il faut tenir compte de la personnalité des différents acteurs qui sont influencés par le mouvement de leur temps, mais qui à leur tour sont actifs et impriment à leur époque quelque chose de leur caractère, de leur travail, de leur génie. Ce principe admis — et je crois qu'il est difficile de ne pas l'admettre — l'historien ne doit pas, ébloui par la minutie, négliger l'ensemble de ces personnalités ; il ne doit pas, sous prétexte de régularité, se forger un type idéal de l'homme qu'il veut décrire et l'opposer au type réel, celui qui a vécu et que ses contemporains ont connu. L'historien expliquant un homme du passé doit lui rendre tout ce à quoi il a droit ; il doit, au nom même de la vérité, se reporter à l'époque où cet homme a vécu, l'envisager par les yeux de ses contemporains et chercher à comprendre, autrement que par la théorie, pourquoi il fut admiré ou détesté.

Le poète latin réclamait de l'émotion chez celui qui voulait l'émouvoir ; de même, pour décrire une grande époque dans l'histoire de l'humanité, il ne faut pas commencer par chasser de son esprit comme illégitimes tout entraînement et toute admiration. Que les sciences exactes prêtent à l'histoire la précision de leurs procédés, elles ne peuvent que lui faire grand bien ; mais qu'elles ne lui imposent pas leur froideur infaillible, car elles lui enlèveraient la vie, la vie qui lui est nécessaire pour décrire les vivants. L'histoire est la science de l'humanité et l'humanité ne peut se résumer dans une formule. Ce que j'étudie dans le passé, ce sont les lois immuables qui président à l'existence des nations. Mais ce qui m'intéresse aussi, moi, l'homme, c'est la vue de l'homme mon semblable, qui vit, qui agit, qui souffre, qui succombe ou qui triomphe.

* * *

Messieurs, il est d'usage au commencement d'un cours d'exposer la manière dont on envisage la branche que l'on va enseigner ; aussi vous ai-je soumis ces quelques réflexions. Je ne vous les donne pas comme parfaitement justes, mais je veux

m'excuser par avance vis-à-vis de vous, si parfois vous me surprenez m'attardant sur un caractère et parlant de lui avec quelque enthousiasme ou quelque répulsion.

L'époque que je me propose d'étudier n'est pas des plus faciles à traiter ; elle précède la nôtre d'un demi-siècle à peine ; la voix de ses orateurs est presque parvenue jusqu'à nous, leurs passions ne sont pas éteintes. Une telle période réclame de ses historiens une connaissance des questions qui s'agitent encore aujourd'hui et une maturité de jugement auxquelles je ne puis prétendre. Ce que je veux vous promettre, c'est de rechercher dans la mesure de mes forces la vérité et l'exactitude. Je ne vous apporte que peu de science, je vous apporte mon travail, le désir de progresser, et puis, Messieurs, un grand défaut, dont il est vrai l'on se corrige, ma jeunesse.

---